

L'approche locale et l'analyse du paysage

Copeta C.

in

Camarda D. (ed.), Grassini L. (ed.).

Interdependency between agriculture and urbanization: Conflicts on sustainable use of soil and water

Bari : CIHEAM

Options Méditerranéennes : Série A. Séminaires Méditerranéens; n. 44

2001

pages 355-364

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=2001.606>

To cite this article / Pour citer cet article

Copeta C. **L'approche locale et l'analyse du paysage**. In : Camarda D. (ed.), Grassini L. (ed.). *Interdependency between agriculture and urbanization: Conflicts on sustainable use of soil and water*. Bari : CIHEAM, 2001. p. 355-364 (Options Méditerranéennes : Série A. Séminaires Méditerranéens; n. 44)



<http://www.ciheam.org/>
<http://om.ciheam.org/>

L'APPROCHE LOCALE ET L'ANALYSE DU PAYSAGE

Clara Copeta,
Dipartimento di Pratiche Linguistiche ed Interpretazioni di Testi,
University of Bari, Italy.

Claudia Cordiè,
Master School in Regional Planning, Polytechnic of Bari, Italy.

Introduction

Le processus de globalisation touche désormais toute la planète entraînant des effets bouleversants sur le territoire qui se structure. Pour D. Morley et K. Robin (1995, p.115) ce processus est une “compression of time and space horizons and the creation of a world of instantaneity and depthlessness. Global space is a space of flows, an electronic space, a decentred space, a space in which frontiers and boundaries have become permeable. Within this global arena, economies and cultures are thrown into intense and immediate contact with each other – with each “Other” (...an “Other” that is no longer simply “out there”, but also “within”).

Le processus de globalisation est donc en train de transformer notre compréhension du monde, il provoque une nouvelle expérience dans la façon de s’orienter et de se désorienter, et de nouvelles relations avec les lieux aliénés (Copeta, 1992) – il s’agit de lieux¹ où l’on ne se reconnaît plus, avec lesquels l’on n’entretient plus aucun lien d’identité, dont on a une expérience “rapide” (gares, autoroutes, aéroports) – ou, il s’agit, tout simplement, des espaces qui ne nous parlent plus, que nous avons aliénés à nous mêmes, car “aujourd’hui la délocalisation substitue l’extension et, celle-ci, la localisation” (Foucault, 1994, p.12).

Par conséquent, les vieilles représentations du monde s’estompent et, en même temps, les nouvelles, liées aux lieux sans racines, s’affirment, entraînant, ainsi, l’atopie diffuse (Copeta, 1992).

Tout cela crée un sens abstrait et universel du soi et met en crise les modes où la société contemporaine “habite” la terre, modes dont les manifestations les plus évidentes sont la non-durabilité des processus de développement et la diffusion des risques environnementaux².

¹ Ce sont des lieux, que M. Foucault (1994) définit hétérotopies de crise; il dit encore que nous vivons à l’époque du simultané, de la juxtaposition, à l’époque du tout près et du tout loin, du côté à côté et du dispersé...comme un réseau qui croise des nœuds.

² Voir Gambino, 1999.

Impact sur le paysage³

“Ces valeurs matérielles produisent, dans la plupart des cas, des paysages dégradés par l’extension incontrôlée de l’urbanisation, la prolifération d’aires d’activité commerciale, le prodigieux essor de l’affichage publicitaire, le développement parfois aberrant d’infrastructures de transport et de production d’énergie, la création de stations touristiques non durables, la simplification des paysages agraires, l’abandon de certaines régions rurales, l’extension de forêts ou de friches, la destruction de ces forêts par les incendies, l’exploitation sauvage du sol ou l’abandon de zones minières. Ces facteurs enlaidissent et banalisent nos paysages, réduisent considérablement la diversité des lieux et leurs caractères indigènes, affaiblissent l’identité et le sentiment d’appartenance des habitants [...]” (Conseil de l’Europe, Recommandation 40, 1998).

Les suggestions du Conseil de l’Europe nous amènent à considérer que les paysages sont devenus même reproductibles: désormais tous les paysages des banlieues urbaines se ressemblent considérablement et il existe, encore, un sentiment généralisé de dégradation qualitative.

La seule alternative possible à ce “global” dévorant, reste, donc, la mise en valeur d’une approche locale pour l’analyse des lieux et des paysages.

Quant au paysage, l’approche locale – que nous partageons – arrive, par contre, à revaloriser le pluralisme régional et culturel (lato sensu), elle fait ressortir les valeurs, les qualités, l’identité des lieux et des paysages⁴ – ce que l’on pourrait appeler durabilité paysagère⁵. Cela permet de se réapproprier des représentations du monde fidèles à notre ici et sachant conjuguer, aussi, les contraintes paysagères avec de convenables politiques paysagères⁶.

Pour que ces valeurs puissent ressortir dans n’importe quelle analyse du paysage, il est bien d’employer une méthode qui – comme l’ont proposé C. Raffestin et J.B. Racine (1980) – utilise l’information factuelle, les données individuelles ou

³ Le paysage est une portion déterminée de territoire telle qu’elle est “perçue” par les groupes sociaux, dont l’aspect dérive de l’action de facteurs naturels et humains, et de leurs interactions, en effet comme le dit E. Turri (1998), il est possible de trouver, dans le paysage, la mesure de notre façon de vivre dans le territoire.

⁴ Le thème “paysage” est aussi lié à l’actuelle revalorisation et de la connaissance esthétique et de la valeur ontologique de la visibilité (voir F. Carmagnola).

⁵ Des auteurs (voir, par exemple, Magnaghi, 1998) soulignent la nécessité de mettre en valeur, à travers un projet local, le patrimoine territorial, qui est constitué par un système complexe de valeurs (culturelles, sociales, environnementales, urbanistiques, de production). Or, mon opinion est que même le paysage doit – dans toute sa complexité – être englobé dans le patrimoine territorial, et que, outre la durabilité environnementale et territoriale, il faut pendre en compte, aussi, la durabilité paysagère.

Comme l’affirme R. Gambino (1999) il est nécessaire de parler de projet du paysage (car l’on ne peut pas parler de projet pour le paysage), au sens que les valeurs paysagères doivent être mises en évidence dans toute action sur le territoire (et sur le patrimoine territorial).

⁶ Voir C. Copeta, C. Cordiè, 1999.

désagrégées, les phénomènes manifestes, la tendance à l'hétérogénéité, la valorisation du vécu et de l'existential, la communion, et encore "l'écoute" et la participation des citoyens.

Cette méthode est conforme aux recommandations du Conseil de l'Europe, selon lesquelles le paysage doit devenir un mode de vie, ce qui rend nécessaire la fondation d'une nouvelle culture du paysage par la création d'une relation⁷ profonde entre le citoyen et son cadre de vie et par la protection des valeurs qu'il représente. Cela est d'autant plus facile car l'on considère le paysage dans sa totalité et non plus découpé par zones (p. ex., les côtes...) ou par catégories exceptionnelles (par ex. les seules beautés panoramiques). Cette totalité est donc prise en compte selon des catégories qualitatives qui englobent tout: ordinaire, remarquable, exceptionnel et qui sont fonction de la gestion, la protection et l'aménagement du paysage.

L'analyse ci-dessous, veut mettre en évidence le sens "spécifique" du paysage en question, dans le but d'en saisir la qualité (selon les Recommandations du Conseil de l'Europe). En ce cas, notamment, je propose l'équivalence qualité-identité (des lieux).

Etant donné l'ambiguïté du concept d'identité, il vaut mieux de l'explicitier un tout petit peu.

"L'identité n'est pas seulement un état mais encore et surtout un processus pour se rendre semblables à ceux qui, à l'intérieur d'une aire territoriale, se réclament des mêmes images, des mêmes idoles, des mêmes normes" (Raffestin, 1999). Ce point de vue "soutient" l'opinion de Lévy-Strauss qui définit l'identité comme non substantielle et consistant dans le fait d'être reconstruite plutôt que d'être affirmée. Elle est, encore, une sorte de "foyer" virtuel auquel il faut se référer pour expliquer un certain nombre de choses, mais qui n'existe jamais réellement (Lévy-Strauss, 1980).

L'identité a ses relations d'incertitude, car ceux qui semblent être des invariants du "caractère" d'un lieu ou d'une personne, sont, par contre, relatifs à un certain temps et peuvent être influencés par d'autres systèmes de valeur. En tous cas, l'identité entretient un fort lien avec la mémoire, aussi bien de l'individu, que du groupe social et du territoire. Et encore plusieurs auteurs pensent que l'identité peut jouer un rôle "actif" dans l'aménagement des lieux (voir par exemple Magnaghi, 1989 et 1999; Paba, 1999; Ferraresi, 1999). Même C. Raffestin (1999) affirme "la célébration du patrimoine sous toutes ses formes avec les images paysagistes qui en dérivent est é une manière de renouer avec certaines racines identitaires. C'est tout le problème des fameux lieux de mémoire qui peuvent réussir à libérer de l'identité, si leur évocation n'est pas une fin en soi mais est accrochée à des projets collectifs nouveaux".

Dans notre analyse on a voulu, tout d'abord, repérer des invariants de l'identité et, pour cela, on a conduit une étude d'archives – et historique – préliminaire et de

⁷ Cette relation est aussi considérée une occasion de démocratie locale car les citoyens doivent jouer un rôle actif dans sa gestion, sa protection et son aménagement.

reconnaissance du territoire. Ces invariants sont: 1. “l’isolatezza” (absence des moindres centres urbains), 2. les ouvrages typiques (“masserie, jazzi, muretti a secco”), 3. les formes du sol, 4. la végétation.

Les invariants repérés seront lus, ici, comme des signes et, par conséquent, le paysage même sera considéré comme un système de signes et, donc, comme un texte. En cela on se réfère à U. Eco, qui affirme que la sémiologie étudie tous les phénomènes culturels⁸ comme s’ils étaient des systèmes de signes, c’est-à-dire des phénomènes de communication (Eco, 1968).

L’analyse du paysage

Avant de passer à notre analyse, l’on veut présenter le territoire du Parc de l’Alta Murgia⁹, constitué d’un gros bastion calcaire caractérisé par de nombreuses formes de superficie et par la présence d’une riche vascularisation souterraine. Le territoire a été destiné depuis toujours au pâturage et à la culture céréalière, bien que quelques coins de bois d’essences de chênes soient encore présents.

Ce territoire est pointillé de “masserie”, “jazzi”, “muretti a secco”, etc.

Quant au paysage, il apparaît, aujourd’hui, “simplifié”, puisque quelques-uns des signes sont devenus faibles: c’est le cas, par exemple, du vieux réseau routier des “tratturi” (chemins de terre) qui ont presque disparu, car ils ont été “labourés”, le plus souvent, ou, autrement, goudronnés.

Le paysage de l’Alta Murgia a subi l’effet contradictoire de différentes politiques agricoles.

Par exemple, la pratique du “spietramento” (c’est-à-dire le cassage mécanique des pierres calcaires en vue de la mise à culture de terrains réservés aux prairies et aux pâturages) a contribué de façon considérable à la transformation de la “facies” de l’Alta Murgia, effaçant rapidement l’un des signes de l’identité du paysage.

La pratique de la conversion des pâturages en cultures a été encouragée pendant des années par des lois régionales (n. 984 de 1977 et n. 54 de 1981) visant à augmenter les productions fourragères; cependant le “spietramento” a été très souvent effectué pour étendre la monoculture céréalière, qui est devenue rentable, même dans ce type de sol, grâce aux aides substantielles de la communauté à la production du blé dur. Malgré l’absence d’une étude spécifique, on estime que les deux tiers, à peu près, de toute la surface à pâturages de l’Alta Murgia, ait été “spietrato”. La simplification subie par le paysage de l’Alta Murgia, est donc une conséquence, sûrement non

⁸ Tout paysage reflète en tous cas la culture des groupes sociaux dont il est le cadre de vie. Il y a, naturellement, des géographes qui ne partagent pas ce point de vue (voir Andreotti, 1996).

⁹ Ce Parc se trouve dans l’aire du haut plateau de la Murgia, jusqu’aux limites de la Fossa Bradanica (Pouilles, Italie).

voulue et jamais efficacement contrariée, de politiques sectorielles inattentives et non coordonnées aux niveaux communautaire et régional.

En 1992, cependant, avec la réforme de la Politique Agricole Commune, ont été introduites de nouvelles mesures agro-environnementales, parmi lesquelles très important pour les effets positifs qu'il peut produire sur le paysage, est le règlement 2078/92. En effet, dans le programme de la "Regione Puglia" pour l'application de ce règlement on admet que les exigences liées à la mécanisation avancée des opérations culturales entraînent souvent des modifications du paysage consistant à éliminer des ouvrages et des éléments naturels tels que les "muretti a secco", haies, arbres, socles, résurgences, etc. Il est donc nécessaire de protéger le paysage de ces actions qui le gâtent, moyennant des aides financières qui compensent les frais d'entretien des espaces ruraux et des ouvrages "traditionnels" à valeur paysagère. Cette mesure vise à encourager les agriculteurs – par des aides appropriées – à s'occuper du paysage moyennant, par exemple, la sauvegarde des "muretti a secco" et la protection des espèces arborescentes ou arbustives, appartenant à la flore autochtone.

Ces exemples nous montrent que le paysage est souvent le résultat fortuit d'une série d'actions non concertées et, encore, que le rôle de l'agriculture est aujourd'hui non seulement celui de s'acquitter des tâches économiques et sociales, mais aussi de protéger le milieu rural.

Pour reprendre notre analyse du paysage, il est nécessaire de souligner qu'elle a été conduite en deux phases:

la première (a) est une tentative "d'objectiver" la lecture du paysage à travers des signes vus comme éléments d'une "structure". Cette lecture fournit des indications sur "l'état" actuel du paysage, et met en évidence les éléments à gérer et/ou recycler;

la deuxième (b) est une analyse des auto-représentations paysagères des citoyens qui pourra servir à proposer d'autres micro-paysages, à protéger ou resémantiser, échappant à l'approche objectivante.

a) La lecture proposée se réfère aux significations actuelles du signe, car les significations ne sont pas stables dans le temps, et d'ailleurs il n'existe pas de signification définitive. En effet, comme le dit U. Eco "l'histoire, avec sa vorace vitalité, vide et remplit les formes, les prive et les enrichit de significations" (1977). Le groupe social peut faire revivre les formes et les systèmes de signification même si parfois, comme on le verra après, il existe des formes immenses qui ont perdu la puissance signifiante originaire et nous apparaissent comme des messages énormes et trop complexes par rapport à l'information qu'elles transmettent – un grand signifiant pour un petit signifié. Ces signes sont liés – autant que possible – à leur fonction actuelle. Le lien signe-fonction va nous aider à faire des considérations tant sur

“l’actualisation” de la fonction du signe (quelle est sa fonction actuelle?) que, au cas des ouvrages, sur “l’évolution” de la structure des ouvrages mêmes.

A ce propos l’on s’est inspiré encore d’U. Eco (1977) qui affirme que tout signe est caractérisé par une fonction première et par une ou plusieurs fonctions secondes – les premières sont dénotatives, les secondes connotatives, au sens que les fonctions secondes s’appuient sur la fonction dénotative.

Suite à l’observation des signes de l’identité, nous avons repéré une typologie qui va du signe “fort”, gardant les fonctions première et seconde, jusqu’aux signes faibles, quasi inexistantes, qui sont en train de disparaître (traces d’ouvrages) et qui apparaissent comme des formes dépourvues de toute fonction.

En d’autres typologies, par exemple, la fonction première est remplacée par une autre fonction première (une “masseria” qui s’est transformée en demeure d’été), ou bien la fonction première coexiste avec une autre fonction première (une “masseria” qui sert aussi de “station” agro- touristique), etc.

Nous avons lu, encore, les signes de l’atopie (c’est le cas où un invariant, au moins, de l’identité a été perdu). Il s’agit de signes ayant un impact visuel négatif (murs de clôture, délimitations en béton, demeures “modernes”).

Il a été possible, en outre, de lire les signes de la dégradation se manifestant – dans l’Alta Murgia – sous des formes différentes et par des processus compliqués: avant tout le “spietramento” qui concerne la “facies” du territoire et qui constitue un dégât irréversible, et, encore, les carrières, les bassins de barrages, les décharges sauvages, etc.

La deuxième phase de l’analyse sert à explorer les auto-représentations du paysage¹⁰ qui émergent des interviews faites à un certain nombre de résidents à l’intérieur, ou juste en dehors du Parc, dans les communes limitrophes.

La nécessité de “déterminer” les auto-représentations, naît de la conviction qu’il faut conjuguer un savoir “scientifique” avec un savoir “commun”, pour que, comme l’affirme D. Borri (1995), les voix écoutées jouent un rôle actif dans la création de délibérations, d’accords, mutuellement acceptables et que le processus d’aménagement devienne, ainsi, même un processus social¹¹.

Mais il est nécessaire, aussi, de s’arrêter sur les catégories de personnes qui entrent en relation avec le paysage; d’un côté il y a les insiders et, de l’autre, les outsiders¹².

¹⁰Les auto-représentations sont les caractéristiques environnementales, historiques, culturelles, “réelles” et symboliques, avec lesquelles le groupe social s’identifie.

¹¹Voir, à ce propos le n. 103 d’Urbanistica.

¹²D’habitude, l’on trouve les valeurs, les sentiments du côté des premiers et les “mots” du côté des outsiders (qui sont, ici, les aménageurs, les étrangers, ceux qui n’entrent que de façon occasionnelle en relation avec ce paysage)

A ce propos R. Gambino (1996, p 32) observe qu'en cette « dialectique insiders/outsideurs », la subjectivité locale défie le jugement de l'observateur extérieur", empêchant qu'il se superpose, et remplace sans résidus, aux systèmes de valeurs et de préférences avec lesquels la société locale s'est représentée dans les textes sur le paysage.

Dans le cas de l'Alta Murgia, cependant, cette division consolidée des citoyens, entre insiders et outsiders, ne semble pas correspondre à ce que l'on vient de dire. En effet, du côté des peu nombreux insiders il y a avant tout les intérêts économiques à défendre (v. par exemple, la loi régionale 54/81) et cela influence leur rapport avec le paysage; quant aux outsiders, par contre, plusieurs d'entre eux (50% à peu près) reconnaissent l'importance de la singularité et de l'identité de ce paysage: et pour cela ils désirent le protéger.

Les interviews effectuées ont donc fait apparaître des connaissances "communes" de lieux et/ou des paysages qui ont une importance particulière pour un certain groupe social (par ex, l'aire de reboisement Acquatetta dans la campagne de Minervino Murge) et, encore, la nécessité de sensibiliser ultérieurement les différents groupes sociaux quant à la nécessité de protéger et resémantiser le paysage de l'Alta Murgia.

Après avoir conduit une analyse ponctuelle des signes caractérisant l' "état" actuel du paysage, et repéré les auto-représentations les plus importantes, l'on va ramener les signes et les auto-représentations aux catégories d'évaluation suivantes: qualité, rareté, signification, vulnérabilité, criticité.

Naturellement, les segments utilisés ne sont pas exclusifs, au sens, par exemple, qu'un signe fortement indicatif de l'identité (critère qualité) peut résulter "vulnérable" du fait de son état de conservation ou de sa faible accessibilité (v., par exemple , le "Jazzo sei carri" dans la campagne d'Andria).

1. Qualité

Elle suppose des évaluations de:

- Identité: Quand les quatre invariants marquant l'identité sont tous présents à la fois; on parlera dans ce cas de "niches d'identité" (par ex. les arêtes de l'Alta Murgia).
- Homogénéité: Surfaces identifiées par le même signe – fort – (par ex. bois d'aegilops et rouvres, aires de pseudo-osteppes ou de poiriers sauvages dans la campagne de Ruvo di Puglia).
- Naturalité élevée: (par ex., la route de l'aqueduc dans la campagne de Andria, Lama di Poggiorsini, pâturages buissonneux).
- "Jouissance" visuelle du paysage: (ex. Panorama du château du Garagnone).

2. Rareté

Elle suppose des évaluations de:

Spécificité et représentativité: (ex. “Pulo”, “Pulicchio”, “Castel del Monte”, tumulus, etc.).

3. Signification

Elle indique l'importance d'une structure de signes de la mémoire, sa sédimentation, son rôle d'image collective dérivant d'un haut niveau de connaissance de la part des habitants locaux, décelé par des interviews (ex. S. Magno, “bosco Stracciacappello” dans la campagne de Corato).

4. Vulnérabilité

Elle dérive d'une identité fragile, présence, par exemple, de deux invariants seulement de l'identité- et d'une faible intensité informative (ex. ensemble de maisons de vacances “modernes”, hangars en béton, “masserie” et “jazzi” abandonnés, etc).

5. Criticité

Elle dérive de la présence d'impacts altérants, d'une dégradation physique, de modifications de l'aménagement du paysage, de la perte des conditions de la naturalité (v. les signes de la dégradation, ex. “spietramento”, bassins de barrage et canalisations relatives, carrières abandonnées, etc.).

Ces critères, comme on l'a déjà dit, se réfèrent à “l'état actuel” des signes, mais il est essentiel de mettre ces signes en relation avec des “actions futures” sur le paysage, visant à sa protection ou à sa resémantisation, telles que:

protection et mise en valeur du paysage – à considérer comme une ressource, même économique – et de son identité;

protection et mise en valeur d'images du paysage emblématiques aussi bien pour les habitants que pour les visiteurs (v. la deuxième phase de l'analyse paysagère);

mise en valeur des signes à plus forte intensité informative, et des lieux d'importante “jouissance” visuelle, de vastes panoramas (par ex. amélioration de l'accessibilité à ces lieux, et, donc, de la “jouissance” du panorama même);

mise en valeur des relations constituant l'importance de la structure des signes;

récupération et “minimisation” des transformations à impact visuel négatif (par ex. récupération de la voirie secondaire: chemins de terre “ labourés”), etc.

Bibliographie

- Andreotti G. (1996), *Paesaggi culturali e casi di studio*, Unicopli, Milano.
- Attuazione del Regolamento CEE n. 2078/92. Programma Agro-ambientale Regionale, 1998 – 2002.
- Borri D. (1995), "Prospettive e problemi della pianificazione etica", *Urbanistica*, 103, pp. 121-4.
- Carmagnola F. (1989), *La visibilità*, Guerini e ass., Milano.
- Conseil de l'Europe (1998), *Recommandation 40*.
- Copeta C. (1992), *Dal paesaggio al piano paesistico*, Adriatica ed., Bari.
- Copeta C., Fuzio N. (1998), "Il parco rurale dell'Alta Murgia: un paesaggio da risemantizzare", in *Atti del Seminario internazionale "Il senso del paesaggio"*, 8/9 maggio, Politecnico di Torino, (sous presse).
- Copeta C, Cordiè C. (1999), "Politiche paesistiche secondo le direttive del Consiglio d'Europa", in "Giornate di studio della Geografia Culturale", ottobre, Trento, (sous presse).
- Eco U. (1977), *Trattato di Semiotica*, Bompiani, Milano.
- Eco U. (1985), *La struttura assente*, Bompiani, Milano.
- Ferraresi G. (1999), "Costruzione sociale del piano e produzione autosostenibile del territorio", in Magnagni A. (Ed.), *Il territorio degli abitanti*, Dunod, Milano.
- Foucault M. (1994), "Eterotopia", in *Eterotopia*, Millepiani, Mimesis, Milano.
- Gambino R. (1996), *Progetti per l'ambiente*, F. Angeli, Milano.
- Gambino R. (1997), *Regione Valle d'Aosta. Piano territoriale paesistico*, Urb. Quaderni n.14.
- Lévy Strauss C. (Ed.) (1980), *L'identità*, Sellerio, Palermo.
- Magnagni A. (1998), *Il territorio dell'abitare*, Dunod, Milano.
- Magnagni A. (1999), *Il territorio degli abitanti*, Dunod, Milano.
- Mander J., Goldsmith E. (1998), *Glocalismo*, Arianna Ed., Bologna.
- Morley D., Robins K. (1995), *Spaces of identity*, Routledge, London and New York.
- Paba G. (1998), *Luoghi comuni*, F. Angeli, Milano.
- Paba G. (1999), "I cantieri sociali per la ricostruzione della città", in Magnagni A. (Ed.) *Il territorio degli abitanti*, Dunod, Milano.
- Palazzo D. (1998), "Semiologia del paesaggio: una lettura timida e temeraria", in *Atti del Convegno "Il senso del paesaggio"*, 8/9 maggio, Politecnico di Torino, (sous presse).

- Racine J.B., Raffestin C., Ruffy V. (1986), "Scala e azione, contributi per una interpretazione del meccanismo della scala nella pratica della geografia", in Copeta C. (Ed.), *Esistere e Abitare*, F. Angeli, Milano.
- Raffestin C. (1999), "Les Images et identités territoriales", in Atti del convegno "Il mondo e i luoghi: geografia dell'identità e del cambiamento", ottobre, (sous presse).
- Schema di sviluppo dello spazio europeo, 1997, Prima bozza ufficiale, Riunione dei ministri dell'assetto del territorio degli stati membri dell'Unione Europea, Noordwijk, 9-10 giugno.
- Turri E. (1990), *Semiologia del paesaggio*, Longanesi, Milano.
- Turri E. (1998), *Il paesaggio come teatro*, Marsilio.